Le cœur blanc

Du même auteur

Le Grand Marin

Prix du roman Ouest-France Étonnants Voyageurs
Prix Joseph Kessel
Prix Livre & Mer Henri-Queffélec
Prix Nicolas Bouvier
Prix Pierre Mac Orlan
Prix Gens de Mer
Prix Compagnie des Pêches
Prix du roman d'entreprise et du travail
Prix Albatros

Éditions de l'Olivier, 2016
Points n° P4545

CATHERINE POULAIN

Le cœur blanc

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN : 978-2-8236-1362-9

© Éditions de l'Olivier, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je vous écris d'un pays lointain,
il faut que vous le sachiez,
souvent les arbres tremblent.

Henri Michaux, *Poteaux d'angles*

à Odette,
à Luce, partie elle aussi

Les champs étaient nus. Ils s'étendaient jusqu'aux sombres limites du ciel. Ahmed rentrait sur sa mobylette, le cou entre les épaules, un bonnet ramené bas sur les yeux, ses lourdes chaussures gorgées d'eau. Le fils du patron, un adolescent aux cils de jeune fille, n'avait pas détourné le jet du karcher quand il avait croisé Ahmed qui nettoyait la calibreuse à asperges. Sans un mot d'excuse, il avait continué, traçant son passage entre les Marocains qui charriaient les caisses. La fille aux cheveux rouges l'avait évité de justesse, si maigre et jeune la fille, ses traits creusés sous le mauvais néon, cet air inquiet, mais qu'est-ce qu'elle foutait là. Ils avaient travaillé encore longtemps dans les courants d'air et le froid du hangar, curé le sol, chargé les caisses enfin sur le camion. « Pouvez y aller. Demain six heures ! » Demain serait dimanche et c'était trop tard pour le pain. Mais allez, on a l'habitude, après huit ans à trimer sur leur terre, dans leurs champs, pour leur fric, pour sa croûte.

La fille, elle, rentrait dans une caravane abritée sous des cyprès. Trop fatiguée, envie de pleurer, bien sûr qu'elle n'était pas de taille parmi ces Marocains silencieux, courbés au-dessus des buttes, qui jamais ne cessaient d'avancer, et elle loin derrière qui tentait de les rattraper. Ça la

tourmentait le jour et la nuit. Elle ne tiendrait pas la saison.

Le grand rouquin partait au bar avec son père. Il avait nettoyé tant bien que mal ses ongles incrustés de cambouis. Le père pas. Pour quoi faire ? Demain serait là bien assez vite. L'apéro. Puis l'apéro. Et encore l'apéro. Jusqu'à plus soif. Mais pour le père cela n'existait pas, « plus soif ». C'est la vie, il disait. Jusqu'au soir, jusqu'à s'écrouler sur son lit. La nuit la fille rêvait aux asperges qu'elle voyait défiler sur le tapis roulant de la calibreuse, un film qui tournait en boucle. Elles étaient tellement sales, les asperges, on avait beau les laver elles restaient sales, il fallait sans cesse laver et creuser, et creuser encore, et creuser toujours dans l'argile noire. Les hommes sombres avançaient dans les terres, le front obstinément tourné vers le sol, si bien que l'on ne distinguait jamais leur visage. Des hommes de l'ombre. Mais quelle vie, quelle vie... elle murmurait dans une mélopée qui la réveillait. Et déjà c'était le matin et l'heure d'y retourner. Ahmed se levait dans une aube grise. Il avait plu pendant la nuit. Une lueur blanchâtre semblait sourdre de la brume, de l'horizon peut-être mais comment savoir, le ciel et les champs ne faisaient qu'un. À nouveau le sol serait détrempé. La terre collerait à la gouge, aux asperges qu'elle rendrait cassantes, au seau et aux pieds qui pèseraient des tonnes. Ahmed se raclait la gorge, crachait par la fenêtre du préfabriqué qu'il refermait très vite. Le gars déjeunait en allumant sa première gitane. On annonçait à la radio l'arrivée au pouvoir d'un président au Portugal et les fruits tardifs d'une révolution très

lointaine. Il s'en foutait le gars. Le père ouvrait un œil vitreux – Grouille, disait le fils, ça va être l'heure. Mal de tronche son vieux, langue épaisse, bouche pâteuse, avec ce goût de viande avariée. Ça leur serait bien égal son haleine aux machines de toute façon, et le fils qui y voyait clair, lui, saurait l'aider. Presque aussi bon que lui aujourd'hui le fils. Ça allait faire un sacré mécano. Comme lui, avant. Et la fille, la rousse, petit casque de feu qui déjà se voyait ployer sous un ciel trop bas – Est-ce que je vais tenir aujourd'hui encore, la terre sera grasse et collante, le patron enverra son fils, garde-chiourme aux paupières de femme, douces et ombrées de très longs cils. Il y aura les aboiements des contremaîtres dans les champs voisins, des « feignants », « enculés » qui s'entendront jusqu'à très loin dans les terres. Et le patron viendra pisser près d'elle lorsqu'elle aura le front baissé sur la butte. Elle aura peur d'être à la traîne encore, de briser une asperge en l'extirpant de l'argile trop compacte. Une fois de plus elle détournera les yeux pour ne pas voir la bite qu'il secouera avec un étrange sourire. Les ouvriers continueront d'avancer en un peloton silencieux et fier, elle derrière à peiner et à cacher ses larmes, les joues barbouillées de terre et de morve.

Des merles chantaient dans les saules. Les asperges, petits pénis pâles, pointaient le long des buttes. Pousser, grandir, voir le jour. Et on les exécuterait bientôt, d'un coup de gouge bref et précis.

Le printemps était proche. Bientôt le sifflement long des hirondelles viendrait ponctuer les heures trop lourdes, sa joie quand la journée finie elle relèverait enfin la tête :

elle saurait qu'elle avait tenu bon. Elle écarterait les bras dès qu'elle se sentirait loin des regards, étirerait ce corps trop léger. Elle voudrait courir mais n'en aurait plus la force. C'est ma vie, elle pensa. C'est là et ça va vers une fin. Ce n'est plus le début, et pourtant, le début, c'était, c'est encore presque là. Dehors les arbres tremblent au vent et la fatigue me cloue au sol. Le ciel est immense au-dessus des terres. Moi dessous, toute petite, mains douloureuses, une créature aux reins brûlants. C'est ma vie. Laissez-la-moi encore un peu, gardez-moi quelque temps des marques et de l'usure – c'est ma vie sous le ciel, et nous le front baissé qui nous en détournons toujours, le dos courbé vers la terre noire.

Il s'est avancé, l'a prise contre lui. Le saule tremblait. Elle frissonnait – Tu ressembles à mon fils – étrange étreinte. Il la tenait à peine, liane entre ses bras, nuque fragile, les deux tendons comme les cordes d'une harpe, une mèche rousse égarée dans le sillon clair, jusqu'à la bosse aiguë de la vertèbre. Son fils. Elle en aurait pleuré. Allait pleurer. Son odeur d'homme, chaude et musquée – Les Arabes ne sentent pas pareil, un goût d'épices… de cumin ? elle pensa le temps d'un éclair. L'idée étrange et incongrue l'aurait fait rire en d'autres temps, elle s'y raccrocha pour ne pas sombrer dans un puits obscur et sans fond. Elle voyait le regard noir se rapprocher, la bouche lourde, charnue, l'éclat bref de ses dents, il n'était plus que cela, une bouche, des yeux, un souffle, deux mains sur elle, l'une refermée sur sa nuque, frôlant ses cheveux, l'autre avançant

toujours, remontant son flanc. La main s'arrêta sur sa poitrine. D'abord légère, presque hésitante, la pression de ses doigts se fit plus hâtive, rude, jusqu'à écraser son sein en même temps qu'il mordait ses lèvres. Le saule tremblait toujours. Doucement, comme une eau bruissante venue de très loin et qui enflait, elle entendit les peupliers. Ils semblaient s'éveiller, chuchotant le long des roubines, un soupir fluide et languissant qui grandissait jusqu'à la route. L'appel rauque d'un vol d'oies sauvages. Après, elle ne se souvenait plus. N'aurait pas su même le dire. Elle pleurait. Un long sanglot qu'il n'entendait pas, avalé par son souffle à lui. Il embrassait sa bouche, il buvait ses plaintes et sa faim comme si lui-même mourait de soif. Mais était-ce une plainte ce gémissement flûté de bête. Elle ne se souvient plus. Cette déchirure. Il l'emplissait, s'acharnait. Quel bonheur. Il a murmuré trois mots, en arabe, a eu comme un hoquet, un sursaut, un râle étouffé ce gémissement qui vibrait en elle, remontait en un long frisson, la brûlait – depuis ses cuisses, son ventre, sa gorge, jusqu'aux tréfonds. Elle se rappelle qu'elle était allongée, sous elle la terre noire et humide. Il était retombé, il l'étouffait de tout son poids. Le saule. Il bruissait.

Il n'y a pas d'oubli
Si vous me demandez où j'étais
Je dois dire « il arrive que »
Je dois parler du sol que les pierres obscurcissent,
Du fleuve qui en se prolongeant se détruit,
Je ne sais rien si ce n'est les choses que les oiseaux perdent
La mer laissée en arrière ou ma sœur qui pleure
Pourquoi tant de régions, pourquoi un jour se joint-il à un jour ?
Pourquoi une nuit s'accumule-t-elle dans la bouche ?
Pourquoi des morts ?
Si vous me demandez d'où je viens, je dois parler avec des choses brisées,
Avec des ustensiles trop amers,
Avec de grandes bêtes souvent pourries
Et avec mon cœur tourmenté

Rosalinde lit le poème épinglé sur le crépi blanc du mur. Le papier a jauni, l'encre devenue presque illisible par endroits. Elle rejoint les hommes autour de la table, penche la tête, baisse les yeux.

C'est de Pablo Neruda, dit Karim.

Karim il n'est pas comme moi, dit Ahmed, lui c'est un homme intelligent. Il n'est pas venu en France pour

trouver du travail, enfin pas seulement. Lui il a quitté son pays pour ne pas mourir. N'est-ce pas Karim ? Dis-lui d'où tu viens, les prisons de Tunisie… la torture.

Karim ne répond pas. Il s'est levé pour refaire du thé. L'ampoule nue éclaire la table de formica blanche, les restes du repas, un fond de riz aux poivrons dans lequel ont été cassés des œufs. Un vieux poêle à bois ronronne dans l'angle de la pièce, sous un almanach de la Poste accroché à un clou. Rosalinde regarde la plage défraîchie, les deux palmiers, puis elle baisse les yeux sur le thé que vient de lui resservir Karim. Merci Karim, elle dit. Sa voix s'étrangle jusqu'à s'éteindre dans un souffle. Ils boivent le thé en silence. Ahmed se lève – Il est tard, on devrait peut-être rentrer. Il remet deux battes de vigne dans le poêle. Veux-tu y aller Rosalinde ? Oui Ahmed. Il décroche une pèlerine kaki suspendue près du feu et lui en couvre les épaules – Salam aleykoum mon frère, merci pour le repas, dit Ahmed en portant la main droite à son cœur. Merci Karim, dit la jeune femme, et elle esquisse le geste d'Ahmed. Ils sortent dans la nuit. Ils marchent le long du chemin, blanc sous la lune. Il fait froid, elle frissonne. Ahmed prend sa main.

Je voulais que tu rencontres Karim. C'est quelqu'un de bien.

Il est beau son poème.

J'avais envie que tu saches d'où il vient. Mais Karim ne parle pas souvent de la Tunisie.

C'est son histoire. Elle lui appartient, dit Rosalinde.

Dimanche après-midi on ne travaille pas.

Comment le sais-tu ?

J'ai entendu le fils du patron. On pourrait se voir. Si tu le veux bien, si tu n'as personne d'autre.

Est-ce que tu m'as déjà vue avec quelqu'un ? Je serai contente de venir dimanche.

Une pression de la main d'Ahmed sur la sienne.

Pourquoi tu es ici Rosalinde, à bosser avec nous ? Je ne comprends pas. Toi tu es française. Tu pourrais trouver bien mieux.

Je suis allemande Ahmed. Et j'ai pas envie d'être à l'abri, j'ai envie de savoir.

Savoir quoi ? Si j'avais les papiers, moi, je serais sans doute ailleurs.

Peut-être que je ne sais pas pourquoi je suis là.

On aime bien t'avoir à nos côtés. Tu es courageuse. Tu as le cœur blanc. Dieu voit que tu as le cœur blanc.

Le cœur blanc ?

Le cœur pur.

Rosalinde ne répond pas. Au virage, il y a la villa du patron, plus loin derrière la caravane, bien avant les algecos des ouvriers, dissimulés derrière le rang de peupliers. Ils se sont arrêtés. Ahmed serre Rosalinde contre lui très vite, effleure le front pâle de ses doigts rugueux.

Rentre maintenant. De ton côté. Demain dans les champs, à six heures.

Il faisait beau. C'était dimanche. Ils se sont retrouvés dans l'algeco. Les autres étaient sortis, peut-être pour Ahmed et Rosalinde. Ahmed a fait du thé. Il avait acheté

des gâteaux, à la crème, avec une petite fleur de sucre rouge dessus. Puis il l'a couchée sur le couvre-lit chamarré et déteint, et ce qu'ils ont fait après n'appartenait qu'à eux. Allongés l'un contre l'autre, un rai de lumière sur leurs corps nus, lui très sombre et massif, elle presque nacrée – Je suis trop maigre, elle dit, je suis désolée.

Tu me rappelles mon fils depuis cette première fois où je t'ai vue qui marchais sur la route. Ton sac à dos semblait si lourd pour toi. La lumière du soir sur ton front dénudé quand tu redressais la tête… Est-ce l'avancée de la nuit que tu cherchais à voir dans ce ciel qui s'assombrissait ? – il est très jeune mon fils tu sais, très beau aussi avec sa nuque déliée, ses joues de velours, un regard grave et inquiet sous des paupières de colombe. Mais tu n'es pas mon fils. Toi tu es une femme, bien plus femme que la grosse du patron. Tu es maigre parce que tu travailles dur. Trop dur.

Non puisque j'y arrive. Enfin presque. Et j'aimerais ne pas vous donner de la peine en plus, que vous n'ayez pas à revenir sur vos pas pour m'aider, surtout quand le fils du patron nous surveille et gueule pour que vous ne ralentissiez pas la cadence.

Ça nous fait plaisir de le faire.

Ils reprennent du thé. Ahmed s'endort. Rosalinde le regarde.

L'appel du muezzin à l'aube. On dormait sur la terrasse. J'avais huit ans. Le premier takbir m'éveillait. J'ouvrais les yeux. Je voyais le ciel, voilé : il avait fait chaud la veille. Des voix répondaient alors, un chant qui enflait. C'était

beau. C'était le lever du jour. Ahmed ferme les yeux, il soupire longuement, sourit.

Parfois encore... dans l'oued, chez des cousins. Le minaret s'élevait au-dessus de nos maisons rouges – minaret ça veut dire lumière, tu sais. Des palmiers très verts jaillissaient, comme d'autres minarets. En dessous il y avait le ruisseau et ses rainettes que nous aimions prendre. Autour, la terre ocre, embrasée, la roche aride, des gorges ravinées, rongées par le soleil. L'heure brûlante, silencieuse. Et soudain l'appel. Il éclatait, déchirait l'air, il s'amplifiait sous le ciel nu. Ma gorge se serrait. J'avais les larmes aux yeux. Mais peut-être était-ce la chaleur… Mon cœur exultait : la prière. Cette voix qui louait Dieu. Qui remerciait. Pour la lumière. Pour l'eau qui coulait et les rainettes que nous pêchions. Pour la vie. Oui, nous étions vivants. Nous étions vivants encore.

Rosalinde ferme les yeux à son tour. Elle entend le chant, âpre et qui grandit sous la nue ardente.

Si tu devais mourir aujourd'hui, Ahmed, qu'est-ce que tu regretterais le plus ?

Je ne sais pas... Toute cette force qui s'use à ne pas savoir peut-être, tout ce temps perdu, toute cette vie perdue.

Ahmed lui donne une petite boule de verre. Ce n'est pas de la neige qui retombe lorsqu'on la retourne, mais des paillettes d'or qui font comme des étoiles autour d'un minaret.

C'est La Mecque, dit Ahmed, et il rit, à peine. Ce n'est pas un très beau cadeau. Tu mérites bien mieux. En plus ici ça ne veut rien dire. Surtout ici. Mais j'y tiens. Cache-le, garde-le pour toi. Si on ne se voyait plus un jour tu le

regarderais, tu ferais tourner les étoiles, tu te souviendrais de moi peut-être, blanche Rosalinde, aussi blanche que la colombe est pure.

Rosalinde n'ose pas prendre la boule d'or. Ahmed la pose dans ses mains qu'il a ouvertes, referme doucement ses doigts dessus.

Peut-être qu'on ne se perdra pas, Ahmed ?

Je l'espère Rosalinde.

Rosalinde court sous l'orage avec la grande Olga. Elles rient, hurlent, tournent et virevoltent dans une danse très sauvage. Derrière elles, nuque renversée, Salim boit l'eau du ciel les yeux mi-clos. Il a soif. C'est ramadan pour lui. Les serres s'étendent jusqu'à la voie rapide, dans une zone ingrate au-dessus de laquelle roule, sans fin, le bruit de vagues des voitures. Il s'amplifie parfois, s'atténue à d'autres heures, en un flot et jusant étranges. Des détritus jonchent la terre, des lambeaux de plastique sont accrochés aux arbres rares, malingres, recouverts d'une croûte poussiéreuse. Ils claquent au vent et se déchirent quand souffle le mistral, tels des drapeaux de prières tibétains. Mais pour quelles requêtes et vers quel Dieu, sous ce ciel muet ? La saison des asperges tire à sa fin, ce n'est plus qu'au matin qu'on les ramasse encore. Les hommes s'en vont ensuite dans les champs de melons, les deux femmes sont envoyées aux serres pour ramasser les fraises, avec le jeune Salim. À peine dix-sept ans, Salim arrive du Maroc pour retrouver son père, Hassan, un homme usé. Il fait humide et chaud sous les bâches des tunnels, le traitement au soufre brûle

les yeux et la gorge. Le nez pique. Il faut se moucher sans cesse. Quand l'orage a éclaté, Rosalinde et Olga ont jailli hors des serres. Salim les a suivies, incertain.

La danse est finie. Tous trois tendent le visage vers l'eau qui ruisselle et coule en rigoles jusqu'à leurs bouches entrouvertes. Plus tard on parlera d'un nuage malfaisant, échappé d'une centrale qui aurait explosé sous d'autres cieux en Ukraine. Mais ce jour-là ce n'est encore que de l'eau qui s'abat sur la terre assoiffée, fouette et rafraîchit leurs dos brûlants.

Ahmed est parti, dit Karim à Rosalinde. Il a dû faire vite. Tu sais qu'il n'avait pas de papiers ?

Mais qui a des papiers ici ? Il travaille fort Ahmed, il ne dérange personne. Il est fier, les coups de gueule des patrons, il ne les entend même pas.

Le patron vous a peut-être vus ensemble.

On a fait attention. Je l'intéresse pas le patron. Je suis trop maigre. Lui il a une femme qui a ce qu'il faut.

C'est pas la question Rosa. Qu'on fasse le boulot d'accord, qu'on couche avec leurs femmes ils aiment pas.

J'suis pas leur femme.

Karim sourit, à peine, une grimace triste sur son visage tailladé de rides qui ressemblent parfois à des blessures.

Tu travailles dur. Tu le sais que t'es l'une des nôtres ? Mais ils ne te feront pas de cadeaux si tu t'approches trop des bougnoules. Déjà ils doivent parler.

Dire que je suis une salope ? Je m'en fous Karim. Qu'est-ce que j'ai à voir avec eux ?

Ahmed avait peur pour toi, de ça. Il ne voulait pas qu'ils te salissent.

Ahmed il me disait qu'on peut pas salir celui qui a le cœur blanc. Mais dis-moi, où est-il Ahmed ? Dis-le-moi si tu sais, Karim !

Je ne sais pas Rosa. Il est parti très vite.

Je ne le reverrai pas ?

Je ne suis pas Dieu pour savoir.

C'est ma faute ?

Non Rosalinde, ce n'est pas ta faute. Pas la sienne non plus. Mais je t'ai dit, leurs femmes c'est à eux. Quant à nous... ils en renvoient un, il y en a vingt qui attendent pour la place.

Alors c'est ma faute quand même. Ça veut dire aussi que je ne suis pas libre.

Non tu n'es pas libre. Tu es une femme et tu leur appartiens.

Merci Karim. Je ne vais pas rester ici.

Tu prendras soin de toi.

Avant que je parte, tu me donneras le poème ?

Tu es trop jeune pour ce poème.

Mais je peux l'avoir en pensant aux autres ?

Je te le donnerai Rosa.

Merci Karim.

Rosalinde ?

Oui ?

Tu as le cœur blanc. Ahmed avait raison. Rien ne peut le salir.

Rosalinde marche sur la route, le sac à dos pèse à ses reins. Depuis deux jours elle marche. Ce poids dans son ventre. Ses seins sont tendus, douloureux. Est-ce qu'elle a rêvé Ahmed, l'étreinte et le poème de Neruda. Non. Ni les jappements des gardes-chiourme – Avancez bandes d'enculés ! –, ni le soleil qui frappe et les patrons qui gueulent encore On va les casser, ici c'est la France. Ni le vieil Hassan chancelant sous la lumière. Cinq heures durant et au gros de la chaleur, ils lui font charger les caisses dans les camions qui embarquent les melons – Ça va le calmer lui et son ramadan. Il finira bien par tomber... Et tu peux me croire que demain il bouffera ! L'homme tient bon. Il titube comme s'il était saoul, manque perdre l'équilibre parfois, il hésite et se redresse, empoigne une autre caisse. Les patrons rient. Salim, pétrifié, regarde son père. Hassan murmure dans un souffle :

La journée est bientôt finie. Va préparer la chorba, fils. Je ne serai pas long.

Rosalinde s'est endormie en retrait du chemin, entre deux rangées de vigne. Dans la terre fraîche et meuble, le sillon est un berceau. Roulée dans sa couverture, le corps en chien de fusil, elle rêve à une fête triste où elle boit

trop. *Mais où est-elle. Il fait nuit et elle est seule. Des formes sont tassées dans l'ombre d'un hangar. Un homme très grand se lève. Il rit. C'est comme s'il pleurait. Des billes de verre glissent de ses poches, larmes rondes et parfaites, translucides, celles d'une enfance perdue qui se brisent en tombant. Les autres hommes redressent la tête. Il semble qu'ils vont pleurer à leur tour. Ils rient. Elle touche le front de l'homme penché sur les joyaux perdus que la terre a bu aussitôt.*

Les sarments de la vigne se tendent vers le ciel, ce cru tendre du feuillage sur les ceps rugueux. Rosalinde marche dans le matin, loin devant elle s'élève un clocher. Une voiture freine à ses côtés.

Vous allez loin ?

La femme a des cheveux grisonnants, noués à la va-vite en un vague chignon, des yeux cernés presque déteints. Montez… nous allons toutes les deux dans la même direction.

J'ai cru voir ma fille, enchaîne-t-elle quand Rosalinde prend place, le sac à dos jeté à ses pieds. Un instant j'ai pensé que c'était elle qui marchait sur la route.

Depuis trois ans sa fille a disparu au Liban. On l'a perdue, dit la femme. Je sais maintenant qu'elle ne reviendra pas. Mais vous êtes un peu elle aujourd'hui, ma fille saisonnière qui avançait, droite et légère comme un roseau... Tout est là en fait, continue-t-elle, le ton de sa voix devenu plus âpre, désignant la terre, les jeunes vignes sous le ciel, les champs blonds au loin piquetés de rouge, un sang de coquelicots – François d'Assise avait

raison lui qui parlait de joie, qui la vivait, sa joie sous le ciel.

La femme la dépose aux premières maisons. Rosalinde boit un café dans l'unique bistrot. Devant elle, la route serpente jusqu'à disparaître entre les combes d'une montagne bleue, les crêtes des contreforts rocheux masquées par la brume. Elle empoigne son sac et se remet en marche. Sur le pas d'une porte, un homme lui donne une pêche et du pain.

La récolte du tilleul ne va pas tarder plus haut, vous devriez trouver de l'ouvrage, lui dit l'homme qui l'embarque à la sortie du village. Ici c'est fini depuis belle lurette. De toute façon, ici, à part la vigne…

La bétaillère tressaute et grince, d'âcres relents emplissent la cabine.

Vous pouvez ouvrir la fenêtre si l'odeur vous dérange.

Rosalinde ne répond pas. Elle respire les effluves de suint, de crottin, de lait peut-être, l'haleine aigrelette de la brebis. Son souffle chaud et saccadé lui effleure la nuque quand la bête agitée tape du pied dans son dos, parlant cette langue étrange, roulements de gorge hâchés, entrecoupés de bêlements brefs et inquiets, auxquels répondent parfois des vagissements faibles.

Elle a fait son agneau mais il est pas vaillant. On dirait qu'elle n'en veut pas. C'est tout juste si elle l'a un peu léché, et là il a froid et faim. Non, elle l'aime pas son agneau, faut dire que c'est son premier. Une anouge… La pauvre ne comprend pas ce qui lui arrive. Je les remonte à ma

bergerie. Je vous laisserai à l'embranchement si ça vous va, à une trentaine de bornes d'ici, juste avant le bled.

La route monte et franchit les premières passes rocheuses, un hameau paraît. D'abord son clocher, il domine la vallée, et la statue d'une Vierge qui lui tend son enfant, à bout de bras. En dessous, le vide. La bétaillère poursuit sa route jusqu'à Pont-de-l'Aygues.

Elle a trouvé une place pour la cueillette. On lui donne une chambre à côté d'un hangar qui sent le ciment frais. Sous la fenêtre il y a l'Aygues qui coule. Ses patrons sont des gens simples et bons et toujours il faut manger. Des sardines à l'huile à dix heures, des tartines de pâté et de la confiture épaisse, des rayons de miel parce qu'ils ont des ruches. Un jeune gars silencieux ramasse avec elle. Jean. Il est beau comme l'ange d'une image d'Épinal.

On les paye à la tâche. C'est léger, des fleurs. Longues journées, chaleur sur la peau, les tilleuls bourdonnent des multitudes d'abeilles qui butinent. Les heures défilent, paisibles et lourdes. On ne les sent pas passer en haut de l'échelle, dans les cimes vrombissantes. Elle aperçoit le ciel au-travers des branches. Il se déploie jusqu'aux limites des crêtes que la chaleur trouble d'un halo diffus. Elle se dit, Oh, le ciel... et pousse un soupir de contentement. Jean la regarde. Ils se sourient. Ils s'offrent une cigarette parfois, des caramels achetés à l'épicerie du village, des cerises cueillies dans le verger voisin. La peau ferme et lisse résiste un instant avant de craquer doucement sous les dents. Le jus sucré et tiède emplit la bouche. C'est bon

pour la soif. Transparence de l'été – cerises et carambars. Elle voudrait que ces journées passées dans les arbres polissent les angles de toutes choses, de ce qu'elle a connu et ce qu'elle a craint. Au loin un coq ne cesse d'appeler, on entend le premier grillon, le sanglot d'une tourterelle, le son de la source en contrebas…

La patronne a un tout petit enfant, cils et sourcils transparents, silencieux toujours dans son berceau sous les arbres. Étrange créature qui ne pleure ni ne crie, n'a pas faim, regarde seulement le monde en écarquillant des yeux très bleus, très ronds, et sourit d'un air inquiet et ravi. Quand c'est midi, la mère regagne la vieille ferme de pierre qui se dresse au milieu d'un pré, qu'elle traverse, poussant devant elle une brouette dans laquelle est posé le berceau. Une fillette gambade à ses côtés, cabri dansant à la voix claire. Au-dessus d'elles qui les entoure, le vaste cirque des montagnes.

On lui prête un vélo pour aller au village, une carcasse de fer rouillée et bringuebalante. Des saisonniers s'agitent à la terrasse des bars. Elle passe très vite, ils lui font peur. Elle s'enfuit pour retrouver sa chambre, l'odeur du ciment et le bruit de l'eau. C'est l'heure de la sieste. Elle s'est couchée. Le poids dans son ventre est parti. Ses seins sont tout petits à nouveau. Reste comme un grand vide. Les mauvais fruits tombent souvent avant d'avoir connu le feu du soleil. Mais ça elle le savait déjà.

Rosalinde s'est endormie. *Elle marche dans le désert, elle sait qu'elle est partie à la recherche de l'Essentiel, ce Graal mystérieux qu'il lui faut retrouver. Une chapelle se*

dresse au milieu des dunes. Elle franchit le porche de pierre. Dans l'ombre de la crypte des hommes sont vêtus de blanc. Ils chantent, solennels. Elle traverse la salle en tanguant. A-t-elle trop bu ou est-ce l'épuisement, son corps lui échappe et titube. Quelqu'un l'empoigne et la repousse jusqu'à la porte. Elle sort et se retrouve dans un algeco vide. Là, dans la pénombre, des oiseaux se cognent aux vitres sales. Elle s'approche gauchement, titubant toujours, voudrait les calmer, ouvrir les fenêtres ou briser les carreaux. Ils ont peur, ils se blessent davantage. Un cheval est étendu dans l'ombre, mort de soif, de faim peut-être aussi.

Jean s'est couché à ses côtés. La rivière roucoule. Ils sont nus sur le couvre-lit rouge. Dans l'ombre de la pièce il murmure, Tu ne peux pas ?

Non je ne peux pas, elle répond à voix plus basse encore. Ça me fait juste mal. Je crois que je suis redevenue toute petite. Je suis désolée Jean.

Je veux pas que tu pleures. On s'en fout de ça. Je veux pas te faire mal. Jamais. Dors Rosalinde, je n'essaierai plus.

Elle se réveille. Jean n'est plus là. Il a laissé quelques cerises sur l'oreiller froissé. Les cigales vocifèrent. Une mouche s'agace contre le carreau. Rosalinde se lève, boit à même le pichet d'eau. Derrière la porte entrouverte, il y a la lumière de juin. Sa main se pose sur sa cuisse, la peau rendue plus lisse par le soleil et le vent. Ce corps alerte, presque osseux, l'été… une boule incandescente en elle, désir de bondir dans le feu du jour. La chaleur au-dehors, brûlante et lourde, bourdonne. Quelque part le village et les bars, des hommes, leurs regards. Mais ils